

# "J'ai aidé ma mère à mourir"

LE MONDE | 30.06.2013 • Mis à jour le 01.07.2013 à 14h42

***Paul a accompagné sa mère de 84 ans, déterminée à en finir avec la vie. Dans un récit au jour le jour, il raconte cette épreuve hors normes. "Le Monde" en publie de larges extraits.***

## **LUNDI 11 AVRIL 2011**

Il est 18 h 05, mon "contact" me tend son [mobile](#) : au bout du fil, un médecin étranger qui accepte de venir aider ma mère, 84 ans, à mourir chez elle. Son accident vasculaire cérébral du 1er décembre dernier et ses séquelles sont, selon elle, les gouttes qui ont inutilement débordé d'une vie complète et bien remplie, "*tu comprends, je suis orgueilleuse comme un paon, et je veux partir toute guillerette vers une nouvelle aventure !*". Voilà cinq mois que maman affirme, confirme, son intention d'arrêter là sa vie, à quelques amis très proches, à un ou deux parents, à son médecin généraliste, à son kinésithérapeute et à nous, sa fille et son fils. Ma soeur Hélène, psychomotricienne, n'est pas du tout d'accord, elle respecte le choix de maman, mais elle ne veut participer à aucune démarche en ce sens.

Oui, mais comment faire pour que cette mort soit douce et certaine ? Maman a beau être adhérente de l'Association pour le droit de mourir dans la dignité (ADMD) depuis plus de dix ans, son cas est complètement hors cadre, elle n'a aucune maladie incurable et elle ne souffre pas physiquement

[Elle] ne veut rien de violent, elle veut sa potion miracle. Cette potion, qui n'a rien de miraculeux, a un nom, c'est le pentobarbital de sodium. Il faut en ingérer quelques grammes, mélangés à un verre de jus de pomme par exemple, pour s'endormir dans les deux minutes, et mourir dans la demi-heure. Mais comment le trouver ?

Aujourd'hui, la solution nous vient de l'étranger, fiable, éprouvée, mais illégale, et j'éviterai donc de remercier ceux qui nous l'ont proposée. Ce service coûte 5 000 euros. Elle respire, elle, mais moi je suffoque. Je me reprends et la provoque. "*Veux-tu qu'il vienne demain, après-demain ?*" Même pas choquée, maman se marre, réfléchit, et me confirme son intention de mourir avant l'été, "*il va faire à crever !*".

## **MERCREDI 13 AVRIL**

Depuis ce matin je craque, et ce midi, quand j'ai appelé maman, j'ai pleuré "devant" elle pour la première fois depuis décembre. "*Mon chéri, à quinze jours près, ça ne changera pas grand-chose pour vous, j'en peux plus, tu sais.*" "*J'ai simplement de la peine de te perdre, maman.*" Mes larmes m'ont-elles fait [gagner](#) quinze jours ? "*Oui, d'accord, plutôt fin juin.*"

Il est 18 h 08, et je viens de prendre date avec le Doc. Le temps de la quête de la solution s'achève, un compte à rebours de soixante-huit jours commence.

## **VENDREDI 15 AVRIL**

Le prix de l'acte scandalise ma soeur, "*il doit se faire un fric fou !*", l'illégalité de la chose l'angoisse, "*et si la police...*". Nous sommes au téléphone, le sujet est justement sensible, il vaudrait mieux en parler de vive voix... Moi, je suis bien plus inquiet de la fragilité d'un contrat qui repose sur un seul homme.

## **SAMEDI 16 AVRIL**

Ma tendre amie Laurence est au courant de tout, elle parle d'"*exécuteur*" à propos du Doc, mais je ne lui en veux pas, deux morts la hantent déjà. Son mari, avec lequel elle ne fait plus que cohabiter depuis de longues années, est atteint d'un cancer généralisé, et vient d'être hospitalisé. Ce n'est pas exactement l'issue que nous attendions, mais nous reconnaissons à demi-mot que cette mort prochaine là, nous arrange. Par ailleurs, la mère de Laurence vient de mourir dans des conditions sordides, et je comprends son effroi.

## **DIMANCHE 17 AVRIL**

Mes deux grandes filles – elles ont 22 et 23 ans – ont beaucoup pleuré quand je leur ai appris que leur grand-mère allait suivre l'exemple de leur grand-père, qui s'est donné la mort il y a sept ans. Larmes, colère, larmes encore, mais bientôt un début de compréhension, de compassion. Je leur dis également que ma mère serait heureuse que ses petites-filles soient là le jour J. Moi, je ne le souhaite pas, elles non plus, tant mieux. Elles ne veulent pas connaître non plus la date prévue. L'une reste traumatisée par la dernière visite qu'elle rendit à son grand-père, alors qu'elle savait le voir et l'embrasser pour la dernière fois. Elle avait 15 ans. Je comprends mon père, mais ce n'était sans doute pas une bonne idée. Pour cette raison, je n'informerai pas ma troisième fille, qui n'a que 12 ans.

La nécessité d'un plan B me taraude, et j'ouvre les archives de mon père. En parfait accord avec son médecin, il avait choisi la voie douce, mais massive, des somnifères. Je me rappelle lui avoir alors demandé, un brin provocateur, pourquoi il ne choisissait pas plutôt une arme à feu, radicale et virile, pour se suicider. N'était-il pas un ancien artilleur de l'armée française ? Il m'avait expliqué qu'il y a toujours un risque, même minime, de se rater, et que le résultat ne serait pas du tout beau à voir. Il ne voulait pas nous infliger ce spectacle, et comme il avait fait la guerre d'Algérie, je voulais bien le croire.

Il était midi, ma mère, ma soeur et moi étions là, mon père a avalé ses 70 comprimés, il nous a chaleureusement remerciés d'être à ses côtés, il nous a embrassés, et nous a dit adieu, il était très ému. Il a très vite perdu connaissance, puis il a mis huit heures à rendre son dernier souffle. C'était pesant, mon père respirait de plus en plus lentement, il devenait froid, et ma soeur était plus bouleversée que jamais de n'avoir su le convaincre de rester. Maman trouvait la durée de cette agonie insupportable, et c'est pourquoi elle refuse aujourd'hui cette solution pour elle.

Le lendemain matin, le médecin "complice" de mon père est venu constater le décès, et l'a estimé par prudence à 4 heures du matin, quand tout le monde dort et ne peut être soupçonné de non-assistance à personne en danger.

## **JEUDI 19 MAI**

Le mari de Laurence est mort ce matin, il avait 66 ans. Il y a à peine deux mois, il faisait 3 kilomètres à pied tous les jours pour aller travailler dans son atelier, aucun médecin n'a rien vu venir. Je ne le connaissais pas, Laurence ne m'en a jamais fait un portrait flatteur, et je devrais me réjouir, la place est libre, mais je pressens que ce deuil ne sera pas simple à vivre pour Laurence, qui a tout de même vécu vingt-quatre ans à ses côtés. Je ne vais pas à Lille et je reste auprès d'elle.

## **DIMANCHE 22 MAI**

Il est 9 heures, ma réponse est partie, je lui dis que je me tiens à sa disposition pendant vingt et une heures dans la première ville européenne proposée, les 27 et 28 mai prochains.

Il est midi, je file vers Lille en TGV, je lis *La Dernière Leçon*, de Noëlle Châtelet, et je pleure tellement maman ressemble à la mère de l'auteur dont elle raconte dans son ouvrage le choix de fin de vie. A Lille, c'est toujours la fête quand j'arrive, Hélène et maman m'accueillent à bras ouverts.

### **VENDREDI 27 MAI**

Dix heures de train, je suis à l'étranger, j'arrive à l'hôtel à 18 h 30 comme prévu, j'appelle le Doc. Nous nous retrouvons cinq minutes après, pas le temps de souffler ! Le Doc est très sympathique, il me fait visiter le centre-ville, nous allons boire un thé et nous discutons enfin.

Il prévoit d'arriver vers 16 heures. Maman doit être à jeun depuis au moins trois heures, et ne pas avoir bu de lait ni mangé de produit contenant du lait ce jour-là. Il discutera avec ma mère, lui fera signer un papier, et les choses sérieuses pourront alors commencer. Elle devra avaler un antivomitif, attendre vingt à trente minutes qu'il agisse, pour ensuite ingérer en position assise un mélange de comprimés broyés et de jus de pomme. Cinquante minutes plus tard, prise de quelques gouttes de diazépam (Valium), et décès dans l'heure. Durée de l'intervention : trois heures.

### **SAMEDI 28 MAI**

Malgré le succès de la rencontre, je suis en colère. Quid du pentobarbital ? Et ces comprimés à écraser, il n'a pas voulu me dire ce que c'était ! On en revient à une mixture pas possible, tout ce que Maman ne voulait pas, merde, *scheisse, shit* !

### **VENDREDI 17 JUIN (J-2)**

Je me prépare à partir à Lille retrouver maman pour la dernière fois, nous sommes à deux jours de son grand départ, quand mon mobile sonne, numéro masqué. Hélène ? Le Doc ? Je décroche. C'est le capitaine Dussol, un peu rude, qui m'ordonne de me présenter dans les meilleurs délais à la 2e DPJ du 10e arrondissement. On ne m'informe évidemment pas des raisons de ma convocation, et je commence à craquer, et à flipper. Le long trajet en métro jusqu'à la rue Louis-Blanc me permet de me torturer à loisir.

Dans le bureau, deux hommes, l'un m'interroge, l'autre écoute et le reprend parfois, sans doute son chef. Nom, adresse, filiation, numéros de téléphone. Etes-vous le seul à vous servir de votre mobile ? Je m'interroge encore sur la raison de ma présence quand le capitaine me dit calmement : "*Parlez-moi de votre mère...*" Pour résumer, ils sont au courant, un écrit de maman exprimant son souhait d'en finir aurait été vu, et le parquet a été alerté par quelqu'un. Ils me demandent si je connais l'existence d'un tel papier. Je fais l'ignorant, mais en fait je vois très bien de quel texte il peut s'agir. C'est sûrement l'extrait de *La Touche étoile*, de Benoîte Groult, que maman a réécrit à sa sauce et qu'elle a dû donner à quelques copines... Quelqu'un a parlé.

Ils savent que c'est imminent, "*ce week-end ?*", me demandent-ils. Je réponds oui. Ils me demandent comment je compte m'y prendre, "*en l'étouffant ?*". Je réponds qu'il n'a jamais été question que je sois actif. Bref, ils m'informent qu'une telle démarche est illégale en France, que je risque la prison, "*pas très longtemps*", précisent-ils, et que tout décès prochain de ma mère sera suspect et entraînera une enquête judiciaire. "*Nous vous avons convoqué pour vous mettre en garde.*" Je réponds : "*Je vous remercie*, et continue, *mais on la condamne donc à se jeter par la fenêtre, à se pendre ou à ouvrir le gaz en mettant la vie des autres en danger.*" Je m'effondre, et je pleure. Ils me disent très gentiment qu'ils sont sensibles à ce sujet, mais qu'ils appliquent la loi et que cette question est l'affaire des députés, enfin, ils me demandent de m'engager à ne pas "*passer à l'acte ce week-end, et les jours suivants*", ce que je fais, mais je réitère mon intention d'aider ma mère à trouver

une "autre" solution. Ils ne m'en dissuadent pas mais me conseillent de faire ça sous d'autres cieux. J'ai été convoqué par deux flics, mais j'ai rencontré deux hommes. Il n'empêche que l'heure est grave, pauvre maman.

### **SAMEDI 18 JUIN (J-1)**

Sms du Doc à 8 heures. Il me demande de l'appeler ce soir. *"Good morning ! I will be at the border tonight. Please call me in the evening. Bon jour."*

Apparemment, le gars est toujours partant, pas du tout au courant. Je vais donc devoir le rappeler, mais pour lui dire quoi ? Qu'on arrête tout ? Qu'on l'attend ? C'est la panique. Petit à petit, l'idée qu'on lui fait prendre des risques bien plus importants que pour nous s'insinue en moi. S'il y a autopsie et enquête, ils remonteront facilement jusqu'à lui. Il peut prendre au moins dix ans ! Le contrat moral passé entre le "contact", le Doc et nous est brisé. Et nous en sommes responsables puisqu'il y a eu fuite, et qu'elle ne semble pas venir de lui. En lui disant de venir, ne l'attirons-nous pas dans un piège ? L'idée qu'un homme soit emprisonné à cause de moi (et de ma mère) est insupportable. Il ne faudrait tout de même pas qu'à cause d'un salopard de corbeau, je devienne à mon tour un salaud !

Et puis en fin d'après-midi, je crois que maman a enfin mesuré notre immense détresse. *"On arrête tout, il faut lui dire de ne pas venir."* Merci, maman. Et nous avons pleuré, pleuré, pleuré tous les trois. Ressaisis, nous avons concocté en trois minutes un message diplomatique expliquant au Doc qu'un événement triste était arrivé dans la famille et qu'il fallait reporter le projet.

### **MARDI 21 JUIN**

J'ai reçu ce matin une lettre de maman. Elle accuse le coup comme un signe du destin : *"C'est que ce n'était pas vraiment l'heure."* Je savoure le bonheur de la savoir en vie, et d'être "libre".

Financièrement, c'est aussi une bonne nouvelle pour moi. En effet, ma mère touche une retraite confortable et aide régulièrement le musicien peu prospère que je suis, elle est mon meilleur "mécène", et je sais bien que ce dont j'hériterai ne me permettra pas longtemps de vivre avec les mêmes facilités.

### **LUNDI 15 AOÛT, SAINTE-MARIE**

Maman n'a pas abandonné son projet, et elle a décidé d'agir seule. Elle avait rêvé du verre magique de pentobarbital de sodium qui vous endort en douceur, elle avait espéré un départ ultra-soft. Il ne lui reste plus qu'à faire comme mon père, ingurgiter une flopée de comprimés. Le produit est un hypnotique (sommifère) qui appartient à la famille des benzodiazépines (liste 1), il faut une ordonnance, mais il est en vente dans toutes les pharmacies. A raison de 1 mg par kilo d'être humain, c'est la posologie létale que mon père a validée, il lui faut 56 comprimés. A 1,10 ? la boîte de sept comprimés, ça fait la mort à moins de 9 ? ! Ma mère a donc exprimé ses grandes difficultés à dormir, et son médecin lui prescrit depuis le mois de juillet un traitement adapté, à savoir 1 mg de Rohypnol à prendre le soir. Ça, c'est la version officielle, car son médecin n'est pas dupe. Bien entendu, maman ne les prend pas, elle n'en a nul besoin (elle ne prend même plus de Stilnox, un somnifère plus léger), et sa petite cagnotte de comprimés gonfle jour après jour. Dans un mois, elle aura sa dose sous la main, elle l'aura obtenue toute seule, comme une grande, la trêve est terminée.

### **DIMANCHE 25 SEPTEMBRE (J-1)**

J'arrive à Lille à 17 heures, Hélène est déjà partie. Maman me raconte la dernière visite de son médecin, et nous mettons au point les derniers détails de son suicide et de la mise en scène qui devrait me permettre de feindre l'ignorance en cas d'autopsie.

Nous dînons, et comme d'habitude, c'est très bon. Un peu plus tard, je lui fais remarquer qu'elle voit son dernier coucher de soleil. Nous allons sur le balcon. Pas de larmes. J'évoque ceux qu'elle va retrouver, là-haut. Bien sûr, elle ne croit plus rien de tout cela, mais le simple jeu d'imaginer des retrouvailles improbables nous amuse. *"Et que me dira Jean (son fils, mon frère qui s'est suicidé en 1976 à l'âge de 27 ans) ?"* Je réponds en la taquinant, *"Moi, je crois qu'il va t'engueuler !"*

## **LUNDI 26 SEPTEMBRE**

Nous sommes le jour J, maman est contente, tout se passe bien. J'ai fait des courses ce matin, le kiné est passé, le voisin a apporté le courrier, *"Vous avez l'air K-O ce matin, madame C. !"* Porte refermée, nous nous marrons...

Nous déjeunons. Elle m'a préparé un petit gratin de courgettes, et avec du jambon cru, c'est délicieux. Elle mange un peu de riz, et quelques cerises et fraises au sirop. Je lui parle de mon amour des femmes, de mon bonheur de les avoir aimées, les unes et les autres, et de les aimer encore. Elle m'avoue sa longue ignorance des choses de l'amour. *"J'ai découvert à 40 ans ce qu'était un homosexuel !"* Nous scindons en deux les 56 petits comprimés, verts à l'extérieur, bleus à l'intérieur. Le volume n'est pas si important, maman n'est pas inquiète, *"Deux ou trois cuillères à soupe, et hop !"*

16 heures, dernières recommandations ; caisses de retraite qui ont changé de nom, lettres post mortem pour les uns et les autres, crémation, célébration. Maman me demande de regarder ses mains. Je ne vois aucun défaut, elles semblent normales... un peu plus petites ? Mais oui, il n'y a plus aucune bague à ses doigts ! Nous regrettons l'absence d'Hélène, car nous craignons que sa journée ne soit pas aussi gaie que la nôtre, passée ensemble dans la frénésie de derniers rangements. Maman me conseille de prendre un bon quatre-heures, et je prends un bon quatre-heures.

18 h 30, c'est l'heure prévue pour prendre l'antivomitif (Primpéran 0,1 %). Il fait encore grand jour, et sous prétexte de rapprocher le plus possible son départ de la nuit, je plaide pour un petit sursis. Elle m'entend, *"Je ne suis pas à une heure près !"*, et nous nous promenons sur le balcon, allons voir les fleurs, je prends des photos d'elle.

18 h 45, je n'ai finalement gagné qu'un petit quart d'heure de plus, maman s'installe à la table du salon et avale une bonne cuillère à soupe d'antivomitif. Nous prenons bien soin d'aller reposer bouteille et cuillère dans sa chambre, elle se change *"en nuit"*, puis nous faisons le tour des photos exposées sur les murs de l'appartement. Il y a les portraits de tous les siens, ses grands-parents, son père, ses cousins, il y a surtout celui de sa mère Aline en 1931, avec son sourire un peu triste, qui semble déjà savoir que la tuberculose va l'emporter loin de sa fille unique qui n'a que 5 ans. Je pleure, *"ah non, pas ça !"*, comme elle pouvait le dire quand nous étions petits, mais avec beaucoup moins de sévérité, puis se reprend en me disant qu'elle sait à quel point la tâche est dure pour moi, *"beaucoup plus dure que pour moi !"*.

19 h 10, maman va s'installer dans son lit. Je lui dis qu'elle est bien habillée, qu'elle est belle. Elle goûte la compote de pommes, puis mélange dans un ramequin les 112 demi-comprimés à trois cuillerées de compote. Elle avale le tout en trois minutes, boit un peu d'eau, puis repose ramequin, petite cuillère et verre vide sur la table de nuit où sont déjà posées en évidence les huit boîtes de Rohypnol, le Primpéran...

Il est 19 h 20, c'est fait, il ne reste plus qu'à attendre. Elle me dit combien elle est heureuse que tout se passe bien, qu'elle a beaucoup de chance, elle me remercie

d'être là. Elle agite le petit chiffon rouge qu'elle a préparé. "*Liberté, liberté*", dit-elle, toute joyeuse.

A 19 h 25, elle ne ressent toujours rien et s'inquiète un peu. Nous reparlons de l'envol de mon père Pierre, rapide mais pas immédiat, une dizaine de minutes avant qu'il s'endorme. Je l'embrasse, lui caresse l'épaule et le bras, lui baise le front.

A 19 h 30, elle me dit sentir un léger engourdissement, mais elle parle correctement. Je la remercie pour tout ce qu'elle nous a appris, "*Toi, la première femme de ma vie !*" Elle me dit comme elle est bien, je prends sa main.

A 19 h 32, sa tête vacille un peu, je la retiens, je la rassure. Ses mots sont à peine audibles, j'ai peur de ne pas entendre, j'approche mon oreille, et je perçois dans son souffle "*Je m'en vais, oui, je m'en vais*". "*Oui, Maman, tu t'en vas*".

Il est 19 h 33, Maman s'est endormie. Je reste un peu. Je glisse le chiffon rouge dans sa main droite. Je vais écrire, reviens la voir, repars. J'accours à chaque bruit suspect. Au phono, les *Cantates* de Bach, non stop.

21 h 45, maman n'a pas bougé, son souffle est fort et régulier depuis deux heures. J'ai faim, je mange un peu.

23 h 30, Maman dort depuis quatre heures. Je lui caresse le front, il me semble que sa température a un peu baissé, je lui parle, la rassure "*tout va bien, ma petite maman, tout va bien*".

## **MARDI 27 SEPTEMBRE**

1 heure, le front, le visage et les mains de maman sont frais. Sa respiration est régulière, son visage est un peu crispé, un froncement entre les sourcils.

2 h 20, je suis allé faire un tour dans le centre-ville, désert, et je suis vite rentré. Statu quo pour maman, voilà bientôt sept heures qu'elle s'envole, ça ne devrait plus tarder.

3 h 30, la respiration est régulière mais plus difficile. Quelques petits mouvements des jambes, et des bras, qui se plient un peu, ça surprend. Ses mains sont froides. Cela fait huit heures qu'elle s'est endormie. Mon père était déjà *ad patres* au bout de huit heures, je m'inquiète un peu.

4 h 45, le bras gauche de maman s'est encore un peu plus replié, sur son coeur, le front semble moins froid que tout à l'heure... C'est long, je n'en peux plus. J'aimerais souffler un peu avant 7 heures, heure à laquelle je suis censé appeler le médecin. Pour lui annoncer quoi ? Qu'elle est morte, ou pour lui dire qu'elle ressuscite ? Je suis fatigué, et je flippe. Je fume comme un pompier. "*Maman, s'il te plaît !*"

5 h 10, ses deux bras se plient, se déplient, sa respiration devient râle, c'est pénible.

5 h 15, ses paupières s'ouvrent un peu, elle semble essayer de parler, et j'entends "*de l'eau*". Je n'en crois pas mes oreilles "*Tu veux de l'eau ?*" J'approche le verre et fais couler quelques gouttes dans sa bouche. Elle semble satisfaite, mais évidemment, ça ne passe pas bien et elle s'étrangle un peu. Puis elle retombe dans son coma, c'est dingue...

6 heures, elle râle, mais respire encore. Je ne sais plus quoi penser. Ça fait maintenant plus de dix heures... Que se passe-t-il ? Je m'allonge dans le salon pour réfléchir, mais je m'assoupis un moment.

7 h 03, j'appelle le médecin de maman. "*Allô, docteur, je suis le fils de Mme Caspar, je ne la trouve pas bien du tout, est-ce que vous pouvez passer ?*", "*Oui, dans une demi-heure, ça ira ?*" Je comprends à sa voix qu'il croit que tout s'est passé comme prévu.

7 h 40, le médecin arrive, je lui fais un bref topo, il n'en revient pas. Nous allons au chevet de maman. Elle nous donne la main, parle, mais on ne comprend rien. Je craque, et m'adresse au médecin. *"Docteur, en considérant la volonté de ma mère, et l'état dans lequel elle se trouve, ne pouvez-vous pas décider, en accord avec ses enfants, de faire quelque chose ?"* *"Non, d'ailleurs, j'avais prévenu votre mère, qui me l'avait demandé, que je ne ferais pas d'injection."* Voilà donc un médecin qui non seulement aide son patient à se suicider en lui prescrivant des hypnotiques, mais se trompe de dose létale, et ensuite ne fait rien pour rattraper son erreur, en se cachant derrière une mise en garde antérieure. Crève, ou démerde-toi ! Il propose de repasser vers 10 heures...

8 h 10, j'appelle Hélène. Je lui explique que j'ai trouvé maman bizarre ce matin, qu'elle respirait mal, que j'ai appelé le médecin, qu'il est passé, qu'il ne voit pas quoi faire, qu'il repassera. Veut-elle venir ? J'entends, *"Non, je partais faire des courses, et puis je suis loin, rappelle-moi dans deux heures !"* Je raccroche, un peu dépité.

10 h 10, le médecin passe et constate une amélioration de l'état de maman, le coeur a résisté. Il repassera vers 15 h 30...

10h15, j'appelle Hélène. Elle ne comprend rien à ce que j'essaie de lui dire. *"Que le médecin fasse ce qu'il a à faire !"* Je lui demande de venir. Elle va réfléchir. Elle me rappelle, elle vient. Elle arrive vers 11 heures.

Quand maman s'éveille un peu, elle nous entend, nous reconnaît, nous comprend, et si ses paroles ne sont pas très distinctes, nous arrivons à les comprendre. Elle nous demande pourquoi *"c'est si long"*. Nous répondons : *"Ça n'a pas marché !"*, *"Ton coeur a résisté !"*, *"Tu es en train de te réveiller !"* Ma crainte de séquelles s'estompe un peu, pas le sentiment d'échec. Nous avons passé le reste de la journée à nous occuper d'elle. Humecter ses lèvres, ses yeux, la faire boire un peu, installer le bassin.

Hélène est partie se coucher vers 21 heures, elle reviendra à 5 heures demain matin, pour me permettre de dormir un peu.

### **MERCREDI 28 SEPTEMBRE**

L'échec est manifeste, Maman n'est pas morte. Heureusement, ses fonctions vitales ne sont pas touchées, et elle devrait nous revenir comme avant. Mais comment va-t-elle prendre la chose ?

Aujourd'hui, je suis en colère, et je voudrais "pendre" le corbeau qui a cru bon d'alerter le parquet en m'accusant de vouloir assassiner ma mère en juin dernier. Qu'il aille au diable ! J'en veux aussi à ce médecin bien gentil qui redoute tant le coup de bâton qu'il n'aide qu'à moitié son patient.

### **VENDREDI 30 SEPTEMBRE**

Maman a maintenant bien compris qu'elle n'était pas en train de mourir. Elle m'a demandé d'appeler une de ses copines, professeur de français à la retraite, particulièrement concernée par le sujet, pour prévoir un tel acte sur elle-même. *"Ça va être la panique chez les copines !"*, se marre ma mère. En effet, moult amis de maman refusent Alzheimer et autres merveilles de la fin de vie, veulent choisir leur mort, et le suicide au Rohypnol est souvent envisagé en France comme une solution sûre. Atterrée, la copine en découvrant ma mère ! Comme elles ont toutes les deux de l'humour, cette visite fut des plus heureuses. En partant, cette femme m'a dit à quel point elle m'admirait, et j'en fus terriblement gêné.

### **MERCREDI 5 OCTOBRE**

Je n'en peux plus, je vais voir un médecin qui m'envoie illico presto aux urgences. Analyses en tout genre, on me met sous oxygène, c'est très agréable, on veut

m'hospitaliser, mais je signe au plus vite une décharge, et je sors le soir même avec une ordonnance.

### **15 NOVEMBRE**

Maman téléphone à l'ADMD Paris. C'est un vieil ami médecin qui lui a communiqué les coordonnées de la personne à contacter pour son projet hors frontières, et celle-ci lui conseille d'envoyer un dossier médical à deux associations suisses, Dignitas et EX International, dont elle va lui communiquer les adresses. Maman retrouve le sourire. Faute de mieux, un nouvel objectif se dessine : établir un dossier médical solide. Il faudra forcer le trait.

### **19 NOVEMBRE**

Nouveau courrier de maman racontant son entretien téléphonique avec une personne de Dignitas en Suisse. Avant tout, il faut adhérer à l'association, et maman s'y emploie. Si elle veut aller en Suisse, il lui faut également une carte d'identité en cours de validité, ce qui n'est plus le cas, et son voisin va s'en occuper. *"Quel boulot !"*, m'écrit-elle.

### **29 NOVEMBRE**

Opération réussie, maman est ravie, les photos sont déjà à la mairie. *"Quel bazar ! Mais tout cela me donne un moral d'acier, et ta mission s'éclaircit mon chéri !"*

### **5 DÉCEMBRE**

A Lille de nouveau. J'arrive à 16 h 15, maman est impatiente de me montrer les documents qu'elle a reçus de Suisse. Elle a également en main une attestation du vieil ami médecin qui est repassé la voir, et elle en est très contente, *"il a mis le temps, mais il a quand même fini par la faire !"*

Les certificats médicaux sont rédigés et signés, il n'y a plus qu'à écrire une lettre demandant expressément à l'association suisse de préparer à son intention un suicide assisté. Il faudra aussi virer quelques euros à une banque berlinoise.

### **16 DÉCEMBRE**

11 heures, le téléphone sonne, je décroche, c'est maman : *"J'ai bien travaillé ce matin !"* Et elle me raconte toute excitée qu'elle a téléphoné en Suisse, qu'on lui a dit qu'elle avait le feu vert, qu'un courrier l'en informant est parti de Suisse, et qu'il y a de la place en janvier. *"Qu'est-ce que je suis contente, on va passer un bon Noël ! Qu'est-ce que je suis rassurée !"* Je me réjouis pour elle... et pleure après avoir raccroché. De petites larmes car je suis fatigué, las et dégoûté. Voilà plus d'un an qu'elle veut mourir, que nous cherchons une solution. Nos deux échecs m'ont mortifié, j'ai déjà dit adieu à ma mère le 26 septembre dernier.

### **MERCREDI 28 DÉCEMBRE (J-13)**

Nous fêtons Noël aujourd'hui. Petit buffet à midi, cadeaux. L'ambiance est très bonne, Hélène se donne à fond.

Cerise sur le gâteau pour maman, elle reçoit l'original du courrier de Dignitas que j'ai reçu par mail. Les étapes à venir, le solde à virer au plus vite... Ça tombe bien, maman a pris rendez-vous pour moi avec son banquier à 16 heures, pour réaliser une assurance-vie (destinée à Hélène!) et ainsi financer son projet. Je rencontre le banquier de maman, je sais qu'il sait, je lui fais passer l'ordre de virement, lui pose les deux questions qui tracassent maman, c'est tout. Maman est ravie que tout soit déjà réglé, *"tout s'enchaîne à merveille!"*.



### **MERCREDI 4 JANVIER (J-6)**

J'écris quelques mails pour présenter mes vœux à mes amis, et je préviens mes collaborateurs de mon absence jusqu'au 15. Je pleure souvent.

### **DIMANCHE 8 JANVIER (J-2)**

Lever 6h30, départ à 8h30, nous filons par la Belgique, traversons le Luxembourg, repassons en France, la voiture roule bien, et maman m'aide beaucoup avec les petites cartes Google que j'ai imprimées. Notre voyage pour Zurich prend l'allure d'un pèlerinage inattendu.

Ce n'est pas la première fois que nous avalons des kilomètres, côte à côte, face à la route. L'été, quand j'étais enfant, il nous arrivait souvent de voyager tous les deux dans sa Dauphine blanche. Nous repérions les bonnes locations pour les vacances suivantes, et c'est ainsi que nous avons découvert le petit chalet que mes parents ont ensuite acheté dans les Alpes. Maman était si fière de conduire, et d'être libre d'aller où elle voulait.

Les arrêts avec déambulateur ou fauteuil roulant sont des épreuves, et la rudesse du temps n'arrange rien, mais maman prend tout ça avec le sourire, elle n'en revient pas d'être là, en route pour la Suisse. Heureuse que ce pays lui offre son envol tant espéré, mais toujours plus remontée contre le sien qu'elle a dû fuir pour mourir en paix. *"Avoue que c'est quand même aberrant d'avoir à traverser l'Europe, non?"*, clame-t-elle. J'enchaîne, *"et enrichir de 9000 euros nos gentils voisins, c'est pas mal non plus, non?"*.

Et nous voilà repartis à critiquer avec bonheur la loi actuelle, et à en élaborer une autre, plus respectueuse du droit de chacun à décider quand, où, et comment il veut terminer sa vie, une loi qui éviterait aussi tous les débordements possibles...

### **LUNDI 9 JANVIER (J-1)**

Comme prévu dans la procédure, le candidat au suicide assisté doit rencontrer le médecin une deuxième fois pour que ce dernier s'assure de sa volonté de mourir. Le bon docteur est finalement venu rendre visite à maman à l'hôtel vers 10h30. Et il a donné le *"vrai"* feu vert! Maman rayonne, la journée est à nous!

A 11 heures, nous partons pour Allensbach, un village situé sur le bord du lac de Constance, en Allemagne. Ce n'est pas très loin, à environ 70 kilomètres, et c'est là que mon père et ma mère se sont mariés en août 1946. Maman est aux anges, petit pèlerinage en fauteuil roulant dans l'église Saint-Nicolas, photos, cierges pour Marc, Jean et Pierre, mes frères et mon père décédés.

Dans sa chambre, maman a préparé ses affaires, elle s'est couchée, je viens lui dire bonsoir. Elle me montre son chiffon rouge, elle l'agitiera quand elle aura bu la potion. Elle me donne son vieux porte-clés de saint Christophe en argent, un cadeau de mon père, et sa bague de fiançailles fondue avec l'or des alliances de sa mère Aline et de sa grand-mère paternelle Maria. Nous nous embrassons comme d'habitude, sans larme, *"Bonne nuit, maman", "bonne nuit mon chéri, à demain!"*. C'est notre dernier *"bonne nuit"*.

### **MARDI 10 JANVIER**

*"Tu sais, quand j'ai vu sur mon téléphone qu'on était le 10, ça ne m'a rien fait de particulier"*, m'a dit maman ce matin. Nous descendons prendre notre petit déjeuner vers 8 heures, nous rangeons nos affaires, maman me demande mon avis sur les vêtements qu'elle va porter et qui seront vraisemblablement incinérés avec elle. Je m'arrête sur un petit chemin, maman fume une Gauloise devant la campagne suisse.

A 10h55, je gare la voiture devant la petite maison bleue. La première demi-heure est occupée à faire signer à maman différents documents qui dégagent Dignitas d'éventuelles poursuites. J'ai dû également indiquer ma présence en inscrivant mon nom sur un papier.

A 11h30, les obligations administratives étant réglées, maman demande à boire sans plus attendre la première potion, celle qui prépare l'estomac à recevoir trente minutes plus tard la dose mortelle de pentobarbital de sodium.

A 11h35, l'antivomitif (ou antiémétique) est avalé, et le docteur Arthur nous propose alors de nous laisser tous les deux, bonne idée! Je prends des photos d'elle, de nous deux, je la prends dans mes bras, non, je suis dans ses bras. Je lui dis qu'elle n'a pas été une mère parfaite, mais qu'elle a été une mère extraordinaire. Elle est contente. *"Bien sûr, tu vas avoir de la peine, mais tu es fort!"* Le docteur Arthur nous a bien dit que nous avons tout notre temps, que si nous dépassions un délai d'environ deux heures, il faudrait reprendre de l'antivomitif, que ce n'était pas un problème, mais maman n'a plus aucune raison d'attendre. Par ailleurs, elle se soucie de l'heure à laquelle je pourrai partir, pour rentrer à Lille, et souhaite que je sois libéré le plus tôt possible, *"oh, tu sais, une fois que c'est fait, tu peux partir, ça n'a plus d'intérêt!"*.

Je vais prévenir le docteur Arthur que nous sommes prêts. Greta et lui arrivent avec le petit flacon, un tout petit verre et une caméra. En effet, comme convenu, et pour preuve pour la police, maman va être filmée jusqu'à l'absorption du pentobarbital de sodium. Greta cadre maman, qui est toujours assise au bord du lit, ça tourne, le docteur Arthur demande à maman si elle désire mourir aujourd'hui, si elle est consciente qu'en avalant ce médicament, elle va mourir. Maman reprend les phrases à la première personne, en ajoutant un *"eh comment!"* par-ci, un *"et très contente"* par-là. Sa voix est claire et nette, elle est confiante, elle sourit, elle a 10 ans... Elle prend le petit verre, le porte à ses lèvres, et boit le contenu en quatre ou cinq petites gorgées. Il est 12 h 10, c'est l'instant de non-retour. Greta coupe la caméra.

Maman a très vite perdu connaissance, moins d'une minute après avoir bu le liquide, et elle n'a pas eu le temps d'agiter le petit chiffon rouge *"de la liberté"*, qu'elle avait préparé à cet effet. Alors, je l'ai veillée en lui caressant doucement le front, en lui prenant délicatement la main. J'ai aussi pleuré. Discrets et attentifs, les deux accompagnateurs étaient assis derrière moi sur un grand canapé blanc. Le docteur Arthur est venu deux ou trois fois *"ausculter"* maman, et à 12h43, il a constaté le décès.

A 14h30, deux hommes des pompes funèbres sont là. Rapides et efficaces, vingt minutes plus tard, ils m'invitent à constater leur travail, et je découvre émerveillé maman dans son cercueil capitonné de blanc. Émerveillé, car la vision a quelque chose de féérique. Maman est habillée d'une tige immaculée qui ne laisse dépasser que la tête et les mains. Elle ne porte pas du tout les vêtements prévus! Son visage n'est déjà plus le sien, mais c'est beau, il n'y a aucune référence contemporaine, maman repose dans l'éternité.